
Documents sauvegardés

Lundi 27 mars 2017 à 9 h 50

1 document

EUREKA.CC

Ce document est réservé à l'usage exclusif de l'utilisateur désigné par UQAM et ne peut faire l'objet d'aucune autre utilisation ou diffusion auprès de tiers. • Tous droits réservés • Service fourni par CEDROM-SNi Inc.

Sommaire

Le Devoir

8 février 1999

La recherche de l'équilibre

3

LE DEVOIR

Nom de la source

Le Devoir

Type de source

Presse • Journaux

Périodicité

Quotidien

Couverture géographique

Provinciale

Provenance

Montréal, Québec, Canada

Lundi 8 février 1999

Le Devoir • p. B7 • 406 mots

La recherche de l'équilibre

Martin, Andrée

Glace Noire Chorégraphie: Roger Sinha. Interprètes: Tom Casey, Gaétan Gingras, Catherine Viau, Francine Liboiron, Parise Mongrain. À l'Agora de la danse, jusqu'au 13 février.

Glace Noire est une oeuvre intéressante mais inégale. Déjà, lors de la première mondiale, à l'ouverture du festival Danse Canada en juin 1998, ce quintette à mi-chemin entre la danse et le théâtre présentait une matière riche, mais dont l'organisation dans le temps laissait songeur. Après avoir revu et corrigé sa pièce, Roger Sinha n'est toujours pas complètement parvenu à un bon équilibre entre les parties dansées et les parties jouées. La thématique choisie, la dépendance envers la drogue, l'alcool et autres substances douteuses, comme l'obsession face la réussite et le travail, contenait en elle-même beaucoup de risques, ceux entre autres de tomber dans les références faciles, et surtout d'en faire trop. À ce compte, Sinha aurait pu nous épargner quelques minutes de cette scène où un couple s'adonne à la consommation illicite de drogue - suggérée par de longs glaçons de glace noire tachant progressivement le corps -, et de certaines manipulations d'accessoires, un peu inutiles, parce que sans substance nouvelle.

Si le chorégraphe n'arrive pas à nous faire croire à la véracité des scènes théâtrales, souvent trop longues et trop explicites, les moments de danse sont,

eux, tout à fait irrésistibles. Le langage gestuel de Roger Sinha a un je-ne-sais-quoi de tendre et d'énergique qui vous envoûte instantanément. Sa danse est tantôt toute en lenteur, en douceur et en rondeur, avec un travail des bras et des mains unique à cet artiste - inspiré du Bharata Natyam (danse classique de l'Inde) et des arts martiaux - tantôt vive et particulièrement enlevée. Clairs et finement découpés dans l'espace, les mouvements sont d'une fluidité féline et embrassent l'espace avec une grande légèreté. Superbe. De même, la prestation de Parise Mongrain - excellente dans le style de Sinha - et de Francine Liboiron, sur pointes, ainsi que la magnifique scénographie dominée par de longues colonnes blanches, signe de pureté, nous réconcilient en quelques secondes avec l'ensemble de la pièce.

Délire permanent

Benoît Lachambre. Un nom à retenir pour les adeptes d'expériences scéniques en dehors des sentiers battus. Son *Délire défait*, présenté au Musée d'art contemporain les 4, 5 et 6 février dernier - de même que les 12 et 13 février prochain au Centre national des Arts à Ottawa -, en a laissé plusieurs perplexes. Entre déstabilisation et désorientation, Benoît Lachambre nous a livré un solo où l'humour et la folie demeuraient au centre d'une pièce sans début ni fin véritable.

Aussi proche de la performance que de l'installation visuelle, disons interactive,

© 1999 Le Devoir. Tous droits réservés. Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.

Publi Certificat émis le 27 mars 2017 à UQAM à des fins de visualisation personnelle et temporaire.
news-19990208-LE-059

Délire défait mettait en scène un homme au crâne chauve et une série de caméras vidéo et de téléviseurs. Installé à l'intérieur de ce dispositif scénique fort intéressant, le performeur - ici, le terme danseur serait un peu exagéré - réalise une suite d'actions incongrues - il parle à la caméra, danse un solo de claquettes, va aux toilettes, récite des phrases à caractère poétique, etc. -, où la confusion et la poésie crue se marient sans détour. Par ces écarts de folie, Benoît Lachambre amène un rapport plus ouvert entre le regardeur et le regardé, et nous offre une double vision d'une même action: celle du performeur et de son image télévisuelle. Un spectacle qui n'a peut-être plus grand chose à voir avec la danse, mais dont l'inventivité et l'audace demeurent indéniables. À suivre.